

Hans Christian Andersen

# Caquets d'enfants

Traduit du danois par Ernest Grégoire et Louis Moland



Vertiges

JEAN VIVES COLLETTE ÉDITEUR



HANS CHRISTIAN ANDERSEN (1805-1875),  
portrait (1836) par le peintre danois Constantin Hansen (1804-1880).

Les contes d'Andersen paraissent dans la collection

« Rêver en diable »

I

CHEZ LE PLUS RICHE NÉGOCIANT DE LA VILLE, une troupe d'enfants était réunie, enfants de familles opulentes, enfants de gens de qualité. Le négociant avait reçu de l'instruction; il avait passé ses examens. Ainsi l'avait voulu son brave homme de père qui avait commencé par être marchand de bestiaux. Tous deux étaient actifs et honnêtes, et tous deux avaient prospéré.

Le négociant, en même temps qu'il était intelligent et habile, avait du cœur. Mais on parlait beaucoup plus de sa fortune que de son cœur. Il venait chez lui des personnes comme il faut, des personnes de noble origine, des personnes distinguées par leur esprit. Il y en avait qui avaient à la fois l'esprit et la naissance; il y en avait qui n'avaient ni naissance ni esprit.

Ce soir-là, une réunion d'enfants avait lieu chez les négociants. Ces petits êtres bavardaient tant et plus, et disaient tout franchement ce qu'ils pensaient.

Parmi eux se trouvait une petite fille merveilleusement belle. Mais qu'elle était orgueilleuse! C'était la faute des domestiques qui la flattaient et la gâtaient. Ses parents étaient pleins de bon sens, au contraire, et n'étaient pas plus fiers de leur noblesse qu'il ne convient. Le père était chambellan. C'est une haute position sans doute. La petite le savait :

— Je suis un enfant de la chambre du roi, disait-elle à ses camarades.

Elle aurait aussi bien pu être un enfant de la cave. Par elle-même qu'y pouvait-elle? Elle ne cessait de répéter aux autres enfants qu'elle était née, bien née.

— Si l'on n'est pas né, ajoutait-elle, c'est un malheur irréparable. On ne peut arriver à rien. Qu'on sache lire et écrire, qu'on apprenne bien ses leçons, c'est peine perdue : il n'y a rien à y faire. Et quant à ceux qui ont un *sen*<sup>1</sup> à leur nom : oh! ceux-là ne deviendront jamais quoi que ce soit. Quand on se trouve auprès d'eux, il faut tenir ses poings sur la hanche pour les écarter.

<sup>1</sup> *Sen*, en danois, veut dire fils; c'est une des terminaisons les plus fréquentes des noms roturiers.

Et elle appuyait ses jolies petites mains contre ses hanches, et se faisait les coudes tout pointus, afin de montrer comment il fallait écarter les roturiers. Que ses bras étaient mignons, et quelle délicieuse enfant cela faisait! La petite fille du négociant n'entendit pas ce propos sans colère. Son père s'appelait Petersen; elle ne voulait pas qu'on traitât ainsi les *sen*, et, prenant le ton le plus hautain qu'elle put, elle dit :

— Sais-tu bien que mon père est assez riche pour acheter cent écus de bonbons, et les jeter aux enfants de la rue? Ton père à toi, le pourrait-il?

— Mais, reprit la fille d'un homme de lettres, mon papa peut mettre le tien, et tous les autres, dans sa gazette. Tout le monde le craint, lui et son journal; maman prétend qu'il est une puissance.

La petite marmaille se rengorgeait, se donnait des airs altiers, se toisait et prenait des attitudes de princesse à qui mieux mieux.

Hors du salon, un pauvre garçon regardait, à travers la porte entrebâillée, les merveilles de la fête. Il était si peu de chose en ce monde, qu'il ne lui était pas permis d'entrer. Il avait aidé la cuisinière à tourner la broche, et, pour récompense, on lui avait permis d'aller regarder l'assemblée de ces beaux enfants habillés avec tant d'élégance. C'était déjà un grand bonheur pour lui.

« Si je pouvais être un des leurs? » pensait-il.

Il entendit ce que disaient les petites filles, et il se sentit accablé de tristesse. Ses pauvres parents n'avaient ni titre, ni trésor, ni journal, ni rien; et qui pis était, le nom de son père et le sien étaient en *sen*; il n'y avait donc pas d'espoir, il ne deviendrait jamais rien au monde. Pourtant il lui semblait impossible qu'il ne fût pas né, puisqu'on lui avait dit le jour de sa naissance; mais il paraît que cela ne suffisait pas. Voilà ce qui se passa ce soir-là.

II

Bien des années s'écoulèrent. Tous ces enfants devinrent grands. Dans la ville s'est élevée une maison magnifique, ou plutôt un palais, rempli d'objets d'art merveilleux et de vrais trésors. Tous les habitants désirent le visiter, et c'est un honneur d'y être admis. Du dehors il vient une foule de personnages pour admirer ces belles choses. Ce palais est la demeure d'un de ces enfants dont nous venons de parler. Auquel d'entre eux appartient-il?

Il appartient au pauvre petit garçon qui jadis écoutait derrière la porte. Ce petit garçon est devenu quelque chose, bien que son nom fût en *sen*. C'est Thorwaldsen, le célèbre sculpteur.

Et les trois autres, ces fillettes que la naissance, que la richesse, que l'influence de leurs parents rendaient si vaines, que sont-elles devenues? Je ne sais trop. Elles sont dans la foule inconnue. Elles n'ont pas mal tourné sans doute, puisque la nature les avait bien douées; mais elles peuvent voir que tout ce qu'elles dirent ce soir-là, ce n'étaient que des caquets d'enfants.

*Caquets d'enfants,*

de Hans Christian Andersen (1805-1875),

tiré des *Contes danois* traduits par Ernest Grégoire et Louis Moland

est paru en français en 1873.

ISBN : 978-2-89668-253-9

© Vertiges éditeur, 2010

— 0254 —

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org